

son; soumis comme tous les détenus au régime et aux règles de l'administration, atteint par les mêmes formes judiciaires, j'ai pu, après huit mois de prévention, instruit par une bien triste expérience, jeter ces observations dans le domaine de l'opinion publique. Puissent-elles servir à quelque philanthrope éclairé et puissant, pour déterminer les améliorations qu'elles signalent! Les souvenirs pénibles qu'elles me retracent en seront adoucis, et je n'aurai pas tout perdu.

UN PRÉVENU.



LE

BOULEVART DU TEMPLE.



La seul' prom'nade qu'ait du prix,
La seule dont je suis épris,
La seule, où j'men donne où c'que j'ris,
C'est l'boul'vart du Temple à Paris.

DÉSAUGIERS.

Charles Nodier a dit, en parlant de la route du Simplon, que Napoléon fit creuser d'une manière si miraculeuse : *Le malheureux !... il m'a gâté mes Alpes !...* Ce mot n'a rien d'exagéré. Or, il en est des plus petites choses comme des plus

grandes. Moi aussi, j'ai eu mes phrases d'indignation; et, lorsque je me promène aujourd'hui de l'emplacement où était Paphos au café Turc, et que je reviens de la rue d'Angoulême à l'ancien hôtel Foulon, je m'écrie à mon tour : *Les malheureux ! ils m'ont gâté mon boulevard du Temple !*

Nos pères l'avaient vu commencer, grandir, prospérer, ce fameux boulevard, dont le nom est européen !... C'était une kermesse parisienne, une foire perpétuelle, un landi de toute l'année. On y trouvait à rire, à jouer, à se délasser de jour et de nuit. C'était le rendez-vous de la meilleure société; une foule de voitures brillantes y stationnaient; on bravait le froid et le chaud pour y entendre un paillasse, qui, n'en déplaise à Debureau, avait aussi son mérite. Ce paillasse, qui se nommait Rousseau, s'était fait une réputation en chantant en plein air :

C'est dans la ville de Bordeaux
Qu'est z'arrivé trois gros vaisseaux,
Les matelots qui sont dedans
Ce sont, ma foi ! des bons enfants.

J'en ai vu les débris, moi, de ce bon gros paillasse... Et je me suis courbé respectueusement devant lui.

Je puis affirmer que jamais paillasse ne fut

plus drôle, ni plus complet : ce n'était pas le visage pâle et blême de Debureau, ce n'était pas son jeu savant et grave, ni ses poses immobiles, ni ses clignements d'yeux si expressifs !... C'était une figure pleine, rouge, bourgeonnée; c'était la gaieté du peuple dans tout son débraillé !... Impossible de ne pas rire comme un fou du roi, en voyant ses grimaces, en entendant sa voix rauque et brisée; il jouait ses chansons, comme Debureau joue ses pantomimes, car mon paillasse était aussi un grand acteur !... Ne croyez pas qu'il répétait comme un élève du Conservatoire; non, il mettait, dans son débit, de l'esprit, du mordant; sa physionomie était d'une mobilité surprenante. Je gage que, s'il vivait encore, il serait à la hauteur de l'époque, et que la littérature capricieuse qui nous fait un grand homme, chaque matin, en déjeunant chez Tortoni ou au café de Paris, aurait découvert autant de drame dans mon paillasse qu'elle en a trouvé dans Debureau.

Combien j'étais heureux.... quand, les poches pleines de marrons et de châtaignes, le vieux père Motet, notre bon précepteur, nous conduisait, les quintidis et les décadis, au jardin de l'Arsenal, et nous permettait de faire une halte devant le théâtre des Pantagoniens. Nous restions des heures entières à contempler le père

Rousseau, ce paillasse classique !... A peine osions-nous respirer, tant nous avions peur de perdre un de ses gestes, une de ses contorsions. Hommes d'aujourd'hui, respectez les souvenirs des hommes d'autrefois ; libre à vous d'adorer César ! mais permettez-moi d'admirer Pompée !

Avant la révolution (celle de 1789, bien entendu), il n'y avait que quatre théâtres sur le boulevard du Temple : le spectacle d'*Audinot* ; les *Associés*, dont un sieur Salé était directeur ; les *Grands Danseurs du Roi*, fondés par Nicolet ; le théâtre des *Délassements comiques*, situé à côté de l'hôtel Foulon, et dont les acteurs n'avaient le droit que de paraître derrière une gaze ; plus tard, cette gaze fut déchirée par les mains de la Liberté ; enfin, le *Salon des Figures* du sieur Curtius, qui était à la place qu'occupent aujourd'hui les *Funambules*.

L'origine du théâtre de l'*Ambigu* mérite d'être rapportée avec quelques détails. Audinot, acteur de la Comédie Italienne, et auteur du *Tonnelier* (avec Quétant), ayant essuyé un passe-droit, quitta brusquement ses camarades. Pour se venger, il imagina d'ouvrir un spectacle de bamboches, ou figures parlantes. Chaque figure imitait ou quelque acteur, ou quelque actrice du Théâtre Italien. Polichinelle était gentilhomme de la chambre du roi en exercice, et imitait les

manières d'un grand seigneur, distribuait les grâces, faisait des injustices, sans que personne osât y trouver à redire.

On a remarqué que messieurs les gentilshommes de la chambre, qui étaient intraitables pour les acteurs vivants, se montraient fort indulgents pour les comédiens de bois ; ce qu'ils n'auraient pas souffert d'un homme, ils le supportaient d'une marionnette ; ils riaient volontiers d'une impertinence de Polichinelle, et, pour une innocente plaisanterie, ils envoyaient Volanges au For-l'Évêque.

Audinot gagna beaucoup d'argent avec ses marionnettes, et n'eut qu'à se louer de leur zèle et de leur activité. C'est qu'avec des acteurs de bois, on n'a jamais à craindre les rivalités, ni les caprices. Barré, Radet et Desfontaines l'ont dit fort spirituellement dans un couplet de leur charmante comédie des *Écriteaux*, ou *René Lesage à la Foire Saint-Germain*.

Les acteurs y sont de niveau,
Aucun d'eux ne s'en fait accroire,
Les mâles au porte-manteau
Et les femelles dans l'armoire.
Isabelle sous le verrou
Laisse Colombine tranquille,
Et Polichinelle à son clou
Ne cabale pas contre Gille.

Quelque temps après, Audinot substitua des

enfants à ces figures de bois, et cette nouveauté ramena encore la foule chez lui. Il avait mis sur sa toile en lettres d'or : *Sicut infantes audi nos*, qu'un plaisant avait traduit de cette manière : *Ci-git les enfants d'Audinot*. C'est là que débütèrent Varenne, Damas, Michot, et d'autres, qui brillèrent plus tard à la Comédie Française : c'est aussi chez Audinot que l'on vit paraître un arlequin, qui n'avait que trois pieds de haut. Il se nommait Moreau. Il fut, malgré sa petite taille, l'un des meilleurs arlequins de son temps.

C'est encore là qu'un nommé Bordier avait débuté; il jouait les fats et les abbés avec talent; on l'avait surnommé le Molé des boulevarts. Ce pauvre diable fut pendu, je crois, à Rouen en 1789, à la suite d'une révolte occasionnée par les grains. Quelque temps auparavant, il jouait, dans une pièce de Dumaniant, un rôle de valet intrigant, et disait : « Ça va mal pour moi, je finirai par être pendu. » On a prétendu, dans le temps, que ce Bordier avait été l'agent d'un grand personnage, mais rien n'a été prouvé à cet égard.

Les grands Danseurs du Roi ne pouvaient représenter que de petites comédies, et des pantomimes-arlequinades; car, à cette époque, les petits théâtres vivaient encore sous le bon plaisir des Comédiens français, et l'on connaît l'aris-

toocratie, je pourrais dire l'autocratie de ces messieurs!

C'est chez Nicolet que jouait le fameux Taconnet, auteur et acteur à la fois. Ce Taconnet faisait courir la bonne compagnie au boulevard dans les rôles de paysans et de savetiers; il excellait tellement dans ces derniers, que Préville disait de lui : « Cet homme est si bien dans « les savetiers qu'il serait déplacé dans les cor- « donniers. » Cet acteur original, né en 1730, mourut en 1774, à l'hôpital de la Charité, des suites de son intempérance. Nicolet, qui lui était fort attaché, accourut au chevet du malade, et s'écria en s'adressant aux personnes qui l'entouraient : « Sauvez mon Taconnet ! je « vous donnerai cent louis ! deux cents louis ! !... » Taconnet, presque à l'agonie, souleva sa tête, et dit, d'un air pénétré : « Ah ! M. Nicolet, puisque « vous êtes si bon !... donnez-moi une pistole « à-compte pour aller au cabaret. » Il mourut une heure après.

Les théâtres du boulevard du Temple donnaient chacun deux représentations par soirée. On les appelait *jeux*. Il y en avait un de six heures à onze heures, et l'autre, de minuit à deux heures du matin. C'est à ce dernier que se rendaient incognito les grands seigneurs et les petits abbés, les talons rouges et les robes noires,

les duchesses et les mousquetaires, les marquises et les clercs de la basoche, les danseuses de l'Opéra et les fermiers-généraux. C'était la représentation des gens comme il faut, la première était celle de la canaille. Ces théâtres avaient des crieurs à leur porte; aujourd'hui le charlatanisme des affiches a remplacé celui des aboyeurs.

Quand on donnait le grand *Festin de Pierre* ou *l'Athée foudroyé*, le sieur Salé ne rougissait pas de faire l'annonce lui-même, et de crier en dehors: « Entrez, messieurs, mesdames, grande « représentation extraordinaire!... *Le grand Festin de Pierre*, ou *l'Athée foudroyé!* joué par « M. Constantin, premier sujet de la troupe!... « *Prrrr-nez, vos biliets!* M. Constantin jouera « ce soir avec toute sa garde-robe... Faites voir « l'habit du premier acte (et l'on montrait l'habit du premier acte)... Entrez! Entrez! M. Constantin changera douze fois de costume... il « enlèvera la fille du commandeur avec une veste « à brandebourgs! et sera foudroyé avec un habit « à paillettes!! »

Le boulevard du Temple a eu ses célébrités dramatiques.

Une actrice nommée Louise Masson, après avoir débuté à la Comédie Italienne, vint jouer chez Audinot *la Belle au bois dormant*. Deux cents représentations ne suffirent pas pour rassa-

sier le public. La cour et la ville (comme on disait alors) voulurent voir cette actrice extraordinaire. Les journaux du temps assurent que cette demoiselle Masson était d'une beauté remarquable. Elle reçut les hommages de tout ce qu'il y avait d'aimable et de riche à Paris; elle dissipa en folles dépenses des sommes considérables; et, après avoir passé par tous les degrés de l'infortune, je l'ai vue... moi... je l'ai vue, en 1803, pauvre et misérable, affublée d'une robe de gaze en hiver, chanter avec un ancien comédien de province, sur ce même boulevard témoin de ses triomphes, les duos du *Tableau parlant*, et de *Blaise et Babet*. Tous deux faisaient des gestes, des agaceries comme s'ils eussent encore été sur un théâtre. Quand la scène était jouée, le vieillard faisait humblement la quête, en disant: « Messieurs, ayez pitié de mademoiselle Louise « Masson, qui a fait courir tout Paris chez « Audinot, dans *la Belle au bois dormant!* » Ce spectacle faisait peine à voir!... Et j'ai senti souvent mes yeux humides, en déposant ma modeste offrande dans la petite tasse de porcelaine.

Ainsi que je l'ai dit, le boulevard du Temple, à cette époque, était une foire perpétuelle; son aspect était pittoresque. Outre les quatre théâ-

tres dont j'ai parlé, on y voyait le *Salon des Figures*, puis des baraques de bois occupées par des bateleurs qui montraient des animaux vivants; deux ou trois estaminets ou cafés borgnes et des maisons isolées et mal bâties. Deux modestes restaurants, Bancelin et Henneveu, étaient les seuls établissements où les gens du monde fissent des parties fines. Bancelin et le Cadran bleu n'étaient pas, à cette époque, au-dessus de nos plus modestes cabarets d'aujourd'hui. Si les Vadé, les Favart, les Saint-Foix revenaient à présent, ils pourraient chercher long-temps la petite porte par où ils entraient pour faire leurs orgies, après la chute ou le succès de leurs ouvrages.

Une jolie fille, nommée Fanchon, était la bayadère de ces deux cabarets; elle venait au dessert chanter les couplets de Collé, de Piron, de l'abbé de Lattaignant, et recevait, entre le champagne et le café, des marques de la satisfaction des convives.

MM. Bouilly et Joseph Pain ont, dans une charmante pièce jouée au Vaudeville il y a trente-deux ans, remis à la mode cette *Fanchon la Vielleuse*, si célèbre au boulevard du Temple. Ils ont voulu venger sa mémoire, et prouver que l'héroïne de leur drame n'avait dû son immense

succès qu'à la vente seule de ses chansons. Je ne suis pas médisant, mais je dirai qu'il faut vendre bien des petits cahiers à deux sous pour amasser quarante mille livres de rentes.

En 1791, un décret de l'Assemblée nationale proclama la liberté des théâtres. Le boulevard du Temple ne resta pas en arrière; aussi, dans l'espace de deux ans, vit-on s'ouvrir sur ce boulevard une foule de nouveaux spectacles: *les Élèves de Thalie*, *les Petits Comédiens français*, et le théâtre *Minerve*. Un Italien, nommé Lazzari, y établit une salle qui fut incendiée en 1799. La façade et les colonnes sont encore debout, et l'on y lit: *Variétés amusantes*. On vit aussi s'y établir le café Yon, le café Godet, le café de la Victoire, où l'on jouait la comédie; sans compter des marionnettes, des cabinets de physique, de curiosités, etc., etc.

J'étais enfant... bien enfant, mais je me rappelle encore combien ce boulevard était animé. A midi, les parades commençaient; à peine un paillasse avait-il fini, qu'un autre lui succédait deux pas plus loin. On entendait le son de l'aigre clarinette, le bruit sourd de la grosse caisse, les cimbales qui vous brisaient le tympan: et puis, les cris des marchands et des marchandes: « Ma belle orange! ma fine orange! Ça brûle... ça brûle!... A la fraîche, qui veut boire?... » C'était étourdissant, c'était assourdissant... mais

c'était fou... original... varié... C'était palpitant, c'était vivace!

Les spectacles du Boulevard jouèrent comme les autres des pièces révolutionnaires; seulement, lorsque celui du Vaudeville ou des Italiens obtenait un grand succès dans ce genre, il autorisait les petits théâtres à les jouer, afin de répandre plus vite parmi le peuple les sentiments patriotiques. C'est ainsi que j'ai vu représenter à l'Ambigu, aux Délassements, *l'Heureuse décade*, *la Nourrice républicaine*, *Encore un Curé*, *au Retour*, *la Fête de l'égalité*, et d'autres pièces du répertoire du Vaudeville.

Lorsque l'horizon politique commença à s'éclaircir, les petits théâtres imitèrent les grands, ils donnèrent aussi des ouvrages de réaction. Il existe une affiche du Théâtre des Délassements, assez curieuse, elle est conçue ainsi: « Théâtre des *Délassements comiques*. Aujourd'hui 1^{er} messidor an VI, première représentation de *la Souveraineté du peuple*, comédie, suivie des *Horreurs de la misère!* drame, terminé par la *Débâcle*, parade mêlée de couplets. »

Certes, c'est-là de l'esprit, ou je ne m'y connais pas.

De 1800 à 1825, les théâtres du boulevard du Temple subirent de grands changements dans les genres et dans les acteurs.

Que de renommées j'aurais à enregistrer depuis cinquante ans, que de gloires y sont venues naître, briller et s'éteindre!!... Les Révalard, les Vicherat, les Bithmer, les Joigny, les Lafite, les Corse, les Gougibus, les Raffile! que de femmes à talent, les Flore, les Levêque, les Planté, les Julie Pariset, les Lagrenois, les Bourgeois, les Picard, les Leroi!...

Les Picardeaux, les Blondin, les Beaulieu, les Béville, les Mayeur, se retirèrent devant les Marty, les Dumesnil, les Vigneaux, les Lafargue, les Frenoy, les Basnage, les Grevin. La belle Julie Diancourt céda le trône à la belle Demouchel; la belle Demouchel abdiqua en faveur de la sensible Hugens; la sensible Hugens céda sa place en pleurant à la sentimentale Adèle Dupuis. Mesdames Verneuil, Eugénie Sauvage, et Lemesnil, suivent les traces de leurs devancières. Elles plairont comme elles, brilleront comme elles, et passeront comme elles... *Sic transit gloria mundi!*

Une génération nouvelle d'auteurs vint remplacer celle dont l'étoile pâlisait alors; les Arnould, les Pariseau, les Gabiot, les Dorvigny, les Pompigny, les Guillemain, les Beaunoir, les Maillot, les Coffin-Rosny, les Camaille Saint-Aubin, les Aude, abandonnèrent le champ de bataille aux Guilbert Pixérécourt, aux Dubois,